

De la paroisse à la politique sociale

ELLE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ, LUI POUR LE LOGEMENT SOCIAL. ELLE A ÉTÉ INFLUENCÉE PAR LA THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION, LUI PAR LE MARXISME-LÉNINISME. RENCONTRE ENTRE VIVIAN LABRIE ET FRANÇOIS SAILLANT, DEUX CHEFS DE FILE.

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-MARIE TREMBLAY

Vivian Labrie est coordonnatrice du Collectif pour une loi sur l'élimination de la pauvreté. Née à Sherbrooke en 1953, elle s'est engagée en alphabétisation et fut la *bédéciste* de *Vie ouvrière* à la fin des années 1980. François Saillant est coordonnateur du Front d'action populaire en réaménagement urbain (FRAPRU) depuis 1979. Âgé de 50 ans, son militantisme a souvent pris des couleurs politiques. Journaliste à *Révolte*, il a également contribué à *Vie ouvrière*.

RECTO VERSO : Quels souvenirs gardez-vous du Québec des années 1950?

VIVIAN LABRIE : J'ai passé ma petite enfance dans le quartier Saint-Pie-IX, à Québec. C'était le Québec du cinéma de fin de semaine à 25 cents, plein de traditions. Toi, t'as connu ça ici, dans Saint-Sauveur?

FRANÇOIS SAILLANT : Oui, c'était à peu près la même chose. Mes parents étaient assez âgés. C'était une famille très religieuse. Tous les dimanches, il fallait aller à la messe. C'était avant Vatican II. La messe était toute en latin. Chez nous, il y avait aussi le chapelet, tous les soirs à sept heures.

VL : Pas chez nous, tu vois. Ma mère était de culture anglophone, acadienne et gaspésienne. Elle était très intéressée par la culture américaine, mais pas très forte

sur les traditions du Québec. J'y ai plus goûté par le voisinage, par l'école. L'école était tout un lieu de tradition : on faisait une heure de religion chaque matin. J'étais très impressionnée par l'enfer, le diable. C'est comme le curé, pendant sa visite paroissiale, qui te laisse une image des âmes qui brûlent en enfer!

FS : À Québec, c'était très blanc, francophone, catholique. Un jour, un Noir est passé dans ma rue. J'avais été tellement impressionné que j'étais remonté chez moi en courant pour dire à ma mère que j'avais vu un «vrai» noir et qu'il marchait!

La mort de Duplessis

RV : Vous souvenez-vous de la mort de Duplessis?

FS : Je me souviens plutôt de la mort de son successeur, Paul Sauvé. Mon père, plutôt unioniste à l'époque, était catastrophé!

VL : Ce n'est pas la mort de Duplessis qui m'a marquée, moi, c'est celle de Kennedy. Je me souviens aussi de la crise des missiles. C'était très impressionnant pour les enfants : on était prévenu qu'il y avait une sirène en haut de l'école, on avait peur d'une guerre mondiale.

RV : Et Expo 67?

VL : J'ai un très beau souvenir d'Expo 67.

J'avais passé une semaine à Montréal avec une copine pour visiter. J'avais 14 ans et c'était la première fois que j'allais dans une autre ville. Je devais me débrouiller par moi-même. Je suivais beaucoup l'actualité. J'essayais de comprendre ce qui se passait ailleurs. Je me suis ouverte sur le monde.

FS : Moi, ça ne m'a pas vraiment marqué. Par contre, ces années-là, j'ai rencontré le militantisme. J'ai participé pour la première fois à une manifestation organisée par le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) contre le Train de la Confédération, pendant la fête du Canada. L'école allait visiter ce train-là et j'avais refusé d'y aller, en racontant que je l'avais visité la veille! J'avais eu le courage de pas y aller, mais pas de dire pourquoi.

VL : Je me rappelle du fameux train, mais moi, je l'avais visité.

FS : Tu me raconteras ce qu'il y avait dedans!

T'affirmer nationaliste

RV : À la fin des années soixante, le Québec est en pleine ébullition. Est-ce à cette époque que votre militantisme s'est éveillé?

FS : Après ma première manifestation,

ça a déboulé, surtout dans le milieu nationaliste. À l'époque, t'affirmer nationaliste, c'était presque t'affirmer socialiste. J'étais au cégep de Limoilou, le nid des contestations étudiantes. Chaque année, il y avait au moins trois grèves! Lors de l'inauguration du Grand Théâtre de Québec, la murale de Jordi Bonnet, avec les paroles de Claude Péloquin : «Vous êtes pas tannés de mourir, bande de caves, c'est assez!» avait fait scandale. Les élites de l'époque voulaient enlever la murale. Au cégep, on avait fait une grève étudiante pour la défendre. Même Armand Vaillancourt était venu. De 1969 à 1973, j'ai été impliqué au Parti québécois. Je me suis ramassé jusqu'au conseil national et au congrès national du PQ.

VL : Je ne me suis pas impliquée dans les manifestations nationalistes. J'étais plus jeune que François et je constate que les deux ans que j'ai de moins font une différence. Je militais plutôt en solidarité internationale, par exemple avec Rallye tiers-monde. Il y avait aussi des boycotts, comme celui du café. On prenait cons-

cience du rôle des multinationales, du système économique mondial et de l'impact de la consommation d'ici sur la vie des gens ailleurs.

Ensuite, mes recherches sur les contes et la musique traditionnels m'ont amenée en Acadie. Là-bas, tu découvrais ta solidarité

avec des francophones en dehors du Québec. Ça m'a toujours compliqué la vie par rapport à l'avenir du Québec. Je me suis toujours questionnée sur la solution solidaire avec les francophones hors Québec. C'était particulier de découvrir la condition sociale des gens dans le Nord-Est [du Nouveau-Brunswick]. On voyait l'exploitation des bûcherons dans les camps. Il y avait également tout un système de quelques familles possédantes au Nouveau-Brunswick. Ça m'a beaucoup éveillée. J'ai fait

mes classes d'éducation populaire avec les Acadiens. Après, j'ai fait des études de doctorat, de 1975 à 1978, en France.

FS : Tu as été immunisée contre le marxisme-léninisme!

VL : Oui, quand je suis revenue au

Le 22 octobre 2001, Vivian Labrie et François Saillant rencontrent la ministre des Finances Pauline Marois. Avec eux, Jean-Yves Desgagnés (à gauche), du Front commun des personnes assistées sociales, et Christian Dubois (au fond), agent d'information du Collectif pour une loi sur l'élimination de la pauvreté.

Québec, en 1978, ma fille est venue au monde. C'est dans le début des années 1980 que je me suis vraiment engagée ici.

La pastorale sociale

RV : Vous avez milité longtemps dans la pastorale sociale?

VL : Pendant 15 ans, jusqu'au cégep à peu près. Il y avait un mouvement de gauche accroché à ça. Nous étions très influencés par les mouvements révolutionnaires d'Amérique latine et d'Afrique.

FS : Nous avons des trajectoires très différentes. Déjà en 1967-1968, je suis devenu athée. Je le suis encore aujourd'hui. Comme j'avais eu une éducation très catholique, ma réaction à tout ce qui est clérical, religieux a été très forte. Aujourd'hui, cela me dérange moins. On est capable de travailler ensemble. J'étais influencé par l'existentialisme, surtout par Camus.

VL : Nous ne sommes peut-être pas si loin malgré tout. J'aimais beaucoup Camus, moi aussi. Même aujourd'hui, ma foi n'est pas quelque chose de très précis. Elle est remplie de doutes. C'est un humanisme avec une spiritualité. On a vécu, enfants, une religion très étouffante. Le rejet s'est fait de l'intérieur et de l'extérieur.

Octobre 1970

RV : Et comment avez-vous vécu la Crise d'octobre? Vous êtes-vous fait arrêter?

VL : Voir des soldats partout, ça m'avait révoltée. Je passais régulièrement devant la maison d'un ministre et il y avait plein de soldats. J'avais 17 ans pendant la crise. J'aurais pu être impliquée, mais je ne l'étais pas. On discutait en *tabarnouche* par exemple!

FS : Pendant la Crise d'octobre, mes sentiments étaient vraiment contradictoires. J'étais proche des felquistes et du PQ, qui condamnait les actions du FLQ. La loi des mesures de guerre a mis fin à mes questionnements. Ça a été un des premiers moments de rupture avec le Parti qué- ▶



PHOTO BENOÎT AQUIN POUR RECTO VERSO

Août 90

« On accuse l'assisté social pour le petit montant qu'il reçoit, alors que l'État et nos conventions salariales accordent un montant au moins équivalent en temps non-travaillé ou en bénéfices marginaux aux gens qui gagnent plus de 35 000\$ »

— VIVIAN LABRIE, VIE OUVRIÈRE, JUILLET-AOÛT 1990